

128. E. 121.

LE MARÉCHAL
DE LOWENDAL

OU

LA PRISE DE BERG-OP-ZOOM,
EN 1747,

Fait historique en un acte, mêlé d'évolutions,
de marches, de combats, etc.,

*Représenté au Cirque - Olympique des frères
FRANCONI, directeurs privilégiés, le 25
Avril 1818.*

PAR M***

*Mise en scène par M. FRANCONI jeune, musique
par M. SERGENT.*

A PARIS,

CHEZ BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le
Théâtre-Français, n^o. 51.

AVRIL. — 1818.

(Paris, Paris, Paris - 1818)
131988-B Google

PERSONNAGES.

Le comte de Lowendal,	MM. BUREL.
Deux aides-de-camp,	AMABLE.
	LACAZE.
Le marquis de Lujac, colonel du ré- giment de Béarn,	PAUL.
Un enseigne,	PERIN.
Un officier parlementaire,	MASSE.
Sans-Quartier, sergent de grenadiers,	FRANCONI jeune.
Un tambour,	Adolphe FRANCONI.
Un caporal,	DE LA HAYE.
Trompette d'ordonnance,	LA GOUTE.
Madame de Crmilles,	M ^{me} . LAMARRE.
Léonel son fils,	Le petit JULES.
Le baron de Cromstom, gouverneur de Berg-op-Zoom,	
Le prince de Hesse-Philipstadt, com- mandant une brigade d'Écossais et de Suisses,	MM. CHOP.
Le bourguemestre de Berg-op-Zoom,	MARCHAND.
Un adjoint,	DUBOIS.
Un officier écossais,	DUMOUCHEC.
Madame Goutman,	M ^{me} . TIGÉE.

*La première action au bivouac du régiment de Béarn,
près l'auberge de Madame Goutman.*

*La seconde action sur la place d'armes de la ville de Berg-
op-Zoom.*

AVIS.

Les Annales anciennes et modernes offrent, et à chaque page, une série de nobles actions qui ont illustré nos armées. *Honneur* et *Patrie* furent toujours dans le cœur des soldats français, comme eux sur leurs drapeaux.

L'*honneur* est pour les Français, ce que la Divinité est pour tous les hommes. Même culte, même adoration, même vœu, même espoir.... L'immortalité !...

Au milieu de la plus horrible tourmente révolutionnaire, qui a sauvé l'*honneur* national ? l'armée. Ce fut dans les rangs de nos phalanges que l'*honneur* se réfugia comme dans son sanctuaire. Les soldats ont toujours été Français. A présent que les idées morales, politiques et religieuses, que les opinions et les formes ont perdu toute acception d'ancien et de moderne, que les hommes et les choses ont reçu une nouvelle physionomie, la considération personnelle, ce sentiment d'intérêt et de raison dont l'homme ne peut se défendre, se porte tout entier sur l'armée.

Obéissance à ses chefs, déférence pour ses égaux, estime et générosité pour ses inférieurs, humanité pour les vaincus, protection à tous, voilà les qualités qui distinguèrent, et dans tous les temps, le soldat français.

Se tenir toujours éloigné de l'intrigue, être étranger aux factions, aux meurtres, aux assassinats, aux massacres politiques, n'être redevable de son avancement qu'à son courage, de l'estime publique qu'à

ses vertus, et ne chercher d'autre bonheur que dans la pensée d'avoir fait son devoir; telle a toujours été sa conduite; on a pu l'égarer, mais jamais le corrompre. Qu'on le peigne dépouillé de ce que la fortune et les circonstances ont pu faire pour lui; chaque soldat français est un héros; sa noble résignation même ajoute encore à sa gloire.

Si la profession des armes a toujours honoré l'homme, le Français a toujours honoré la profession des armes. *L'honneur* est le caractère national en France.

La première et vraie noblesse en France, fut la noblesse militaire. Tout Français qui pouvait prouver sur ses titres les mots *miles* soldats, était réputé et reconnu noble. La postérité confirmera les jugemens que les contemporains portent sur l'armée. Le titre *miles* sera un titre de noblesse, et les vrais nobles seront toujours les descendans des braves qui auront combattu. *Pro aris et focis*.

Dans tous les temps le soldat français n'a fait que changer le champ de ses victoires. Les Français *en bataille rangée trouvent des égaux, mais ils n'en ont point dans un coup de main, dans ces entreprises hardies où l'impétuosité renverse les obstacles*, et dans l'amour qu'ils ont pour leur patrie et leur Roi.

Maintenant que le despotisme a fui devant un gouvernement légitime et paternel, que Minerve couvre la France de son égide, le soldat français se montre digne de fixer l'opinion de ses concitoyens comme il a toujours commandé leur estime.

Je n'ai donc été embarrassé que du choix pour répondre aux vœux de MM. Franconi, qui me demandèrent un fait historique pour le mettre en scène.

Si j'ai choisi *le Siège de Berg-op-Zoom*, c'est que la prise de cette place importante est un des faits d'armes le plus extraordinaire, qu'il prépara celle de Maestricht, et amena la paix d'Aix-la-Chapelle où LOUIS se montra si digne du titre de *Bien-Aimé*, que la France lui avait donné; c'est aussi parce que mon aïeul périt sur la brèche du bastion le *Cohorn*, à Berg-op-Zoom. J'ai voulu, en retraçant les hauts faits du régiment de Béarn, honorer la mémoire d'un brave officier.

Je n'ai d'autre mérite que d'avoir transcrit quelques lignes des mémoires du temps. Si le public accueille cette petite pièce, tout le succès de la journée appartiendra à M. Franconi jeune, comme l'honneur de la conservation du drapeau du régiment de Béarn appartient à un de ses grenadiers.

LE SIÈGE

DE

BERG-OP-ZOOM.

Le Théâtre représente la lisière d'un bois ; à gauche une auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GOUTMAN.

QUEL bruit ! quel vacarme ! il n'y a pas moyen d'y tenir. Ne dirait-on pas qu'il y a une armée entière de l'autre côté, et pourtant ils ne sont qu'une douzaine de grenadiers du régiment de Béarn. Mais ils parlent de leurs batailles, de leurs succès, de leur gloire, et ils en ont tant à dire, que ça ne finit jamais.

Il y a un grand quart d'heure que j'ai fait signe à Sans-Quartier de venir me parler ; il ne vient pas.

Je crains fort que l'amour qu'il a pour le vin, ne l'emporte sur celui qu'il a pour moi ; mais il faut prendre les hommes comme ils sont, ou s'en passer, et ce dernier parti n'est pas de mon goût.

Feu M. Goutman, de douloureuse mémoire, avait bien aussi quelques défauts ; mais il avait un je ne sais quoi qui me faisait tout oublier. Ah ! voilà mon Sans-Quartier.

SCÈNE II.

MADAME GOUTMAN, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER

Je suis à vos ordres, madame Goutman. Pardon...
si... mais... c'est que.

MADAME GOUTMAN.

C'est bon, c'est bon, écoutez-moi sans répondre.

SANS-QUARTIER.

Vous savez que la parole ça n'est pas mon fort. Mais
pour agir, oh ! c'est bien différent.

MADAME GOUTMAN.

Je sais bien... Il faut me promettre, foi de grenadier,
de faire tout ce que je vous dirai.

SANS-QUARTIER.

Je le jure, si vous ne me commandez rien de con-
traire à mon honneur et au service du Roi (*d'un ton*
sévère), car.

MADAME GOUTMAN.

Déjà en colère ; écoutez-moi.

SANS-QUARTIER.

J'écoute.

MADAME GOUTMAN.

Vous assiégez Berg-op-Zoom : il se rendra. M. le
comte de Lowendal le serre de près. Il se rendra. Il faut
donc, mon ami.

SANS-QUARTIER, *d' part.*

Son ami !

MADAME GOUTMAN.

Que vous me rendiez un grand service.

SANS-QUARTIER, *avec chaleur.*

Cent, mille, un million, madame Goutman.

MADAME GOUTMAN.

Depuis le commencement du siège, j'ai entretenu des intelligences dans la place.

SANS-QUARTIER, *avec un ton sec.*

Je ne suis plus votre homme, madame.

MADAME GOUTMAN.

Je ne suis pas sûre que les secours que j'ai fait passer.

SANS-QUARTIER, *avec étonnement.*

Aux ennemis.

MADAME GOUTMAN.

Mais non. Je voudrais vous charger d'une lettre, d'argent.

SANS-QUARTIER, *avec un ton courroucé.*

Pour l'ennemi... Mon devoir...

MADAME GOUTMAN.

Mais non. Je suis, comme vous le savez, la veuve d'un sergent-major du régiment de Navarre, tué à Fonténoi, à côté de son capitaine, le chevalier de Crémilles.

SANS-QUARTIER, *avec attendrissement.*

Ne parlons pas de cela.

MADAME GOUTMAN.

La veuve de ce brave officier a passé par ici pour se rendre en Danemarck, sa patrie. Elle a resté chez moi quelque temps, ainsi que son fils, âgé de trois ans. Par des circonstances qu'il serait trop long de vous rapporter, elle s'est trouvée bloquée dans Berg-op-Zoom, sans argent, sans effets; j'ai tout ici. Sa situation doit être affreuse. Je lui ai donné les moyens d'avoir un peu d'argent chez des personnes de ma connaissance, mais a-t-elle reçu tout cela.

Voici une lettre que je lui écris encore , et quelques louis que je charge le bon Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER , *avec émotion.*

Vous me croyez capable ?

MADAME GOUTMAN.

Oui , capable , et plus qu'un autre , de faire une bonne action. Prenez ce billet , cet argent , et quand vous entrerez dans la ville.

SANS-QUARTIER.

Mais si nous ne la prenons pas ?

MADAME GOUTMAN.

Ce serait donc la première place que des Français auraient manquée : Lowendal est là ; Berg-op-Zoom y sautera comme tout le Brabant.

SANS-QUARTIER.

Vous parlez comme un général.

MADAME GOUTMAN.

Parbleu ! J'ai huit campagnes sur le corps.

SANS-QUARTIER , *amoureusement.*

J'espère bien que nous ferons la dernière ensemble.

MADAME GOUTMAN.

Nous verrons cela.

SANS-QUARTIER.

C'est tout vu.

MADAME GOUTMAN.

Voici l'adresse et l'argent : l'adresse est bien indiquée.

SANS-QUARTIER , *avec un ton galant.*

Vous ne donnez que cela ! eh bien ! je vais prendre le reste. (*Il l'embrasse.*)

SCÈNE III.

MADAME GOUTMAN, SANS-QUARTIER,
LE COLONEL DE LUJAC.

LE COLONEL.

Bravo , madame Goutman ; j'aime à voir une bonne et jolie femme embrasser un brave grenadier , et de mon régiment surtout.

MADAME GOUTMAN.

M. le marquis , c'est lui qui m'embrassait ; je vous prie de le croire.

SANS-QUARTIER.

Si mon colonel en doute , je vais recommencer.
(Il l'embrasse , sort.)

SCÈNE IV.

MADAME GOUTMAN, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Il paraît , madame Goutman , que Sans - Quartier est du dernier mieux avec vous.

MADAME GOUTMAN.

Pas encore tout-à-fait ; mais ça viendra.

LE COLONEL.

Etes-vous contente du régiment ?

MADAME GOUTMAN.

Il aime autant le vin que la gloire ; jugez si je vends.

LE COLONEL.

Vous paie-t-on bien ?

MADAME GOUTMAN.

Il y a bien quelques petites queues ; mais à la guerre comme à la guerre.

SCÈNE V.

(*On entend battre aux champs.*)

LE COLONEL, MADAME GOUTMAN,
SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER.

Mon colonel ! M. le comte de Lowendal.

LE COLONEL.

Le général ! (*Il se porte à la tête de son régiment, dont on voit la tête en bataille.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE LOWENDAL entre, suivi de son état-major. MADAME GOUTMAN, SANS-QUARTIER, reste de *planton* près du colonel.

LE COMTE *au colonel.*

M. le marquis, je ne puis que vous répéter ce que je me fais un plaisir de vous dire chaque jour, et à toute l'armée sous mes ordres.

La tenue de votre régiment est excellente ; je ne vous parle point du bon esprit qui l'anime : c'est le vôtre ; c'est celui de tout officier qui sert sa patrie et son Roi.

Je vous fournirai bientôt une nouvelle occasion de vous signaler.

Si je regarde comme certain le succès de mon entreprise, c'est que je compte sur vous.

Discipline sévère, obéissance aveugle, voilà l'âme d'une armée, et ce qui distingue celle que j'ai l'honneur de commander.

(*Il parcourt une feuille d'ordre.*)

Votre régiment est aujourd'hui de tranchée (1).

(1) Historique.

Bravo! Vous avez l'honneur de monter le premier à l'assaut.

Colonel de Béarn, que votre cri de guerre soit le nom du patron de votre régiment : *Vive le Béarnais! Vive Louis!* Ces deux noms sont inséparables.

SCÈNE VII.

UN AIDE-DE-CAMP *apporte une dépêche.*

Le comte s'avance sur la scène, son état-major l'escorte. (*Il ouvre un paquet.*)

Bonne nouvelle! La bataille de Lawfeld a les suites les plus avantageuses.

Mon honorable ami, le maréchal de Saxe me mande que la paix est dans Maestricht (1). Messieurs, que Berg-op-Zoom en soit la clé. (*Il lit.*)

Ce paquet ne doit être ouvert que le 15 septembre.

(*Il le donne à un aide-de-camp.*)

J'attends le retour du parlementaire que j'ai envoyé au gouverneur de Berg-op-Zoom.

Messieurs, soyons prêts au premier signal.

MADAME GOUTMAN *avec joie.*

Je vais donc revoir ma bienfaitrice, mon amie, madame de Crémilles.

LE GÉNÉRAL.

Madame de Crémilles!

MADAME GOUTMAN.

Oui, mon général, la veuve du brave capitaine qui mourut pour vous à la bataille de Fontenoi.

(1) Historique.

LE GÉNÉRAL à ses officiers.

Messieurs, vous m'avez souvent entendu prononcer avec attendrissement le nom de ce brave capitaine.

MADAME GOUTMAN.

Madame de Crémilles est bloquée dans Berg-op-Zoom.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne le sera pas long-temps. Je dois à la mémoire de M. de Crémilles de servir de père à son fils. Je lui en servirai. Il m'a sauvé la vie.

MADAME GOUTMAN montrant *Sans-Quartier*.

Ce brave grenadiër est porteur pour elle d'une lettre, d'un peu d'argent frais de mes économies.

SANS-QUARTIER montrant la lettre et la bourse.

Voilà le tout.

LE GÉNÉRAL à madame Goutman.

Vous ne pouviez le remettre en des mains plus sûres.

SANS-QUARTIER.

Et plus promptes, car j'espère être le premier sur la brèche.

LE GÉNÉRAL.

Madame, je vous remercie du service que vous me rendez aujourd'hui en me procurant l'occasion d'être juste envers madame de Crémilles.

(*Madame Goutman s'éloigne, et se rapproche bien gâtément de Sans-Quartier.*)

Messieurs, malgré quelques oppositions dans le conseil de guerre (1), nous donnerons cette nuit un assaut général.

Les alliés prétendent que Berg-op-Zoom est imprena-

(1) Historique.

ble et sa garnison *invincible* (1). Ces messieurs doivent savoir que ces deux épithètes ne se trouvent point dans nos ordonnances.

UN COLONEL.

Monsieur de Lujac, double mérite, double gloire à vous de vous emparer du bastion que vous êtes chargé d'attaquer. Il se nomme la Pacelle (2).

En amour comme en guerre, vieux remparts et jeunes pucelles ne résistent point aux Français.

En bataille rangée, les Français ont souvent trouvé des rivaux, mais ils n'en connaissent pas pour les coups-de-main, les entreprises hardies, et pour leur amour pour la patrie et le Roi.

On répète *vive le Roi! vive le général!* Le cortège sort, on bat aux champs.

SCÈNE VIII.

Le théâtre change et représente la place d'armes de Berg-op-Zoom.

Il fait clair de lune.

On aperçoit par-dessus les murailles un parlementaire français.

On remarque le bastion la *Pucelle*. Sur la droite, on distingue une maison qu'habite madame de Crémille, plusieurs édifices publics... , etc.

Plusieurs maisons embrasées jettent encore quelques feux.

Tout offre le tableau d'une ville après un bombardement, plusieurs attaques et trois semaines de tranchée ouverte (3).

(1) Historique.

On trouva dans la place dix-sept barques chargées de munitions et de RAFFRAICHISSEMENTS de toute espèce, que les villes de la Hollande envoyaient aux assiégés. Il y avait sur les cofres, en gros caractères : A L'INVINCIBLE GARNISON DE BERG-OP-ZOOM.

(2) Historique.

(3) Historique.

Madame de Crémilles sort ; avec son fils , de sa maison , Elle regarde avec douleur tous les objets affreux qui l'environnent. Elle gémit sur les maux que la guerre entraîne après elle , et sur l'état d'abandon et de dénue-ment où elle se trouve elle-même.

Plusieurs femmes sortent en tremblant de leurs mai-sons , et paraissent étonnées du silence affreux qui règne. Elles s'interrogent mutuellement , et les inquié-tudes , les soupçons , les conjectures se réunissent pour croire à quelques nouvelles prochaines.

On voit arriver le baron de Cromstom , gouverneur de Berg-op-Zoom ; le prince de Philipstadt , leur état-major ; des militaires de toutes armes , le bourguemestre , des bourgeois , des vieillards , des femmes , des enfans.

Madame de Crémilles doit toujours , et partout , se trouver au premier plan.

Ce tableau général que chaque personnage anime diversement , ne doit offrir qu'un seul intérêt , qu'une seule pensée ; c'est l'attente d'un événement impor-tant.

Un officier annonce l'arrivée d'un parlementaire français. Aussitôt tout est en mouvement sur la scène. Le gouverneur ordonne qu'on fasse entrer le parlemen-taire , et recommande le plus grand silence.

Il s'entretient avec ses officiers , le bourgmestre et les autorités civiles.

D'un côté l'intrépidité , de l'autre l'espérance soutien-nent soldats et bourgeois.

Le parlementaire entre avec son trompette , et a les yeux bandés. Il est conduit au gouverneur , à qui il remet un paquet.

Le baron de Cromstom décachette le paquet , l'ouvre , lit et laisse apercevoir sur son visage des signes d'indi-gnation.

Tous les yeux sont fixés sur lui ; on cherche à de-viner.

Le baron fait signe à son état-major de s'approcher , et leur montre la lettre qui offre une capitulation. Aus-sitôt , par un mouvement spontané , tous s'écrient ,

non ; et , de leur côté , le bourguemestre et les officiers civils , dans une attitude suppliante , invitent le gouverneur à accepter la capitulation. Leur opinion est partagée par tous les bourgeois , qui joignent leur prière à celles des bourguemestre et officiers civils.

De leur côté , les militaires , en repoussant la multitude , expriment par leur noble attitude le sentiment qui les anime , et qui est contraire au vœu du peuple.

Le gouverneur , après avoir consulté les officiers , dicte à un aide-de-camp ces mots : *Fidèles à l'honneur , nous nous ensevelirons sous les ruines de Berg-op-Zoom.* Il les montre à tous ceux qui l'entourent ; ils sont bientôt répétés soudainement par tout le monde , et produisent parmi les troupes un mouvement de joie qui contraste avec la stupeur des bourgeois. Quelques murmures se font entendre parmi ces derniers. Alors le gouverneur fait signe d'écarter le peuple qui , dans son effroi , se gissant derrière les soldats. Par cette manœuvre , la scène n'offre plus qu'un rideau militaire.

Alors le gouverneur fait débâter les yeux du parlementaire , lui remet sa réponse en lui montrant ses vieilles bandes , prêtes à mourir , ainsi que lui , plutôt que de se rendre. Interrogés par lui , pour savoir s'ils approuvent sa conduite , les soldats agitent leurs armes en signe d'adhésion.

Le parlementaire , impassible pendant cette scène , salue , et est reconduit par son trompette.

Le gouvernement donne des ordres pour que chacun retourne à son poste , et se prépare à combattre ou à mourir.

On forme le cercle ; on donne , on reçoit le mot d'ordre.

Alors le bourguemestre , les officiers civils cherchent en vain à emouvoir le gouverneur , lui présentèrent les vieillards , les femmes , les enfans.

Madame de Crémilles presse avec douleur son fils dans ses bras.

Rien ne peut ébranler le gouverneur dans la résolution que l'honneur lui a commandée ; il ordonne

qu'on dissipe le peuple, et indique comme lieu de sûreté, et à l'épreuve de la bombe, le bâtiment de l'hôtel-de-ville.

Grand nombre de femmes, de vieillards, d'enfans s'y réfugient.

On entend tirer un coup de canon, c'est le signal de la reprise des hostilités ; il est répondu par un autre coup tiré des remparts de la place. Madame de Crémilles prend son fils, monte un second étage de sa maison, y dépose son fils, et descend pour se mêler aux soldats et bourgeois qui inondent la place publique.

Le canon gronde. On entend la fusillade ; tout est en mouvement, les caissons, l'artillerie traversent le théâtre.

Plusieurs bourgeois font le service militaire ; madame de Crémilles et plusieurs femmes s'abandonnent à la douleur, au désespoir.

Les bombes pleuvent partout ; l'incendie est horrible ; l'hôtel-de-ville est en feu ; le désordre est à son comble, quand un Ecossais traverse le théâtre, en criant : *Sauve qui peut !*

On entend le bruit des armes, et battre la charge ; la scène est couverte de soldats et bourgeois fuyans.

Dans ce tumulte effrayant, une bombe lancée sur la maison de madame de Crémilles, entre par une fenêtre ; elle éclate, renverse un pan de muraille, et met le feu au plancher.

L'incendie se communique avec rapidité ; madame de Crémilles apercevant la flamme qui va dévorer sa maison, jette un cri de MÈRE, se précipite à travers les tourbillons enflammés ; on la voit s'y faire jour. Elle est à peine parvenue à la chambre où est son fils, que le devant de la maison écroulant, ne lui laisse plus aucun espoir de retour.

Pendant cette scène, le bruit du canon et le cliquetis des armes se rapproche ; fuyards et blessés traversent la scène.

Au milieu du désordre inséparable d'une ville prise

d'assaut, l'œil est fixé sur les voûtes embrasées de la maison où se trouve madame de Crémilles.

Cette tendre mère, qui a vit le danger et l'impossibilité d'y échapper, a saisi son fils, et le présente de fenêtre en fenêtre, en implorant la commune pitié.

Le bruit de l'artillerie, l'éclat des bombes, tout ajoute à l'horreur de sa situation.

Elle disparaît, puis on la voit revenir avec son fils; enfin, par un élan d'inspiration, elle attache ses regards sur les rideaux de la croisée, les arrache, les attache aux barreaux du balcon, après s'être assurée de leur solidité. Elle prend son fils, l'enveloppe du devant de sa robe, dont elle saisit deux bouts avec ses dents, et passant pardessus le balcon, elle se laisse glisser le long des rideaux.

Elle est au milieu de l'espace qui la sépare du sol, quand on entend un craquement : c'est le balcon qui se rompt, et fait éprouver à madame de Crémilles une violente secousse.

Enfin elle touche terre, y reste évanouie, tandis que son fils la couvre d'innocentes caresses.

Arrive en fuyant, et en se défendant, le prince de Hesse-Philipstadt avec ses Ecossais, que poursuit au pas de charge le colonel du régiment de Béarn, et sa compagnie de grenadiers, tambours battant enseigne déployée. Sans-Quartier est dans le désordre d'un brave couvert de sang et de fumée. Il aperçoit le petit enfant et sa mère prêts à être broyés sous les roues d'une pièce de campagne; il court à eux, cherche à ranimer madame de Crémilles; la croyant morte, il ôte son havresac, jette tout ce qui s'y trouve, son brûle-gueule excepté, y place Léonel, et fier d'un si doux fardeau, rejoint sa compagnie.

Pendant ce court intervalle, madame de Crémilles, revenue à elle, lance de tous côtés ses regards inquiets, se lève, parcourt la scène avec le plus grand effroi, interroge tout ce qui l'environne sur le sort de son fils.

Son désespoir est au comble quand on voit revenir les

grenadiers du Béarn, forcés de reculer; l'enseigne est mortellement blessé.

Madame de Crémilles reconnaissant des Français, se jette dans leur rang.

La mêlée devient un champ de carnage.

Les grenadiers de Béarn, plus faibles en nombre, sont obligés de battre en retraite.

L'enseigne est détaché de la compagnie, il voit revenir des Hollandais, s'enveloppe de son drapeau, et jure de se défendre jusqu'à son dernier soupir (1). Il tombe, va être pris, quand madame de Crémilles, à la vue du drapeau français, ne calcule point le danger, prend le sabre de l'enseigne, se précipite à travers les ennemis, saisit le drapeau d'une main, et de l'autre le défend avec intrépidité.

Le drapeau va lui être arraché, quand Sans-Quartier arrive, et se fait jour à travers les combattans, s'empare du drapeau, et fait face à tout.

Il abbat à ses pieds tout ce qui s'offre à ses coups.

Appuyé sur une colonne d'édifice, semble défier une armée.

Madame de Crémille combat à ses côtés.

Le nombre va l'accabler, quand d'un côté, arrive un renfort de troupes françaises; dans le fond, on entend battre aux champs, et on voit arriver le comte de Lowendal, suivi de son état-major.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE LOWENDAL, voyant le combat,
s'écrie : *Braves gens, rendez-vous !*

Il se fait un tableau, dans lequel madame de Crémilles s'enlace autour de Sans-Quartier.

(1) Un enseigne, dit Montluc, doit se faire tuer avant de le lâcher, et avoir pour linceul le drapeau, et pour cierge le bâton.

Le petit Léonel, voyant sa maman, lui tend les bras, en criant : *maman*.

Madame de Crémilles, surprise, lui tend les bras. Les grenadiers de Béarn appuient la pointe de leur baïonnette sur la poitrine des ennemis.

Au signal que fait le comte de Lowendal, l'ennemi rend les armes, puis s'adresse à Sans-Quartier, en lui disant :

Grenadier, quel est cet enfant?

SANS-QUARTIER.

Mon général, c'est ma part du butin.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MADAME GOUTMAN.

MADAME GOUTMAN, se précipitant à travers les soldats, reconnaît madame de Crémilles, lui saute au cou en criant :

Merci, mon général, madame de Crémilles est sauvée.

LE GÉNÉRAL.

Madame de Crémilles.

MADAME DE CRÉMILLES.

C'est à vous que je le dois.

LE GÉNÉRAL.

Non, madame, c'est à ce brave grenadier que vous devez tout.

MADAME GOUTMAN, à Sans-Quartier.

Comment, c'est toi... que je t'embrasse (au général). Vous permettrez, mon général.

UN AIDE-DE-CAMP, remettant un paquet au général.

Mon général, voici le paquet à ouvrir le 15. C'est aujourd'hui.

LE GÉNÉRAL *décachette. et lit.*

Monsieur le comte, nous nommons maréchal de France le vainqueur à Berg-op-Zoom (1).

Signé Louis.

TOUS.

Vive le Roi ! vive le maréchal !

LE MARÉCHAL.

Mes braves camarades, je n'avais pas besoin de ce nouveau bienfait du Roi pour m'attacher davantage à sa personne ; mais il me donne une nouvelle occasion de lui renouveler à votre tête le serment que nous avons fait de vivre et de mourir pour lui... *Vive le Roi !*

(1) Historique.

DE L'IMPRIMERIE DE RENAUDIÈRE,
Marché - Neuf, N°. 48.